Lirerary page

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): **- (1923)**

Heft 89

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

DER GENFERSEE.

In sonnig klarem Blau erstrahlt der See,
In dem seit Zeiten sich Geschichte spiegelt;
An dem der Völker Recht sich einst besiegelt
Für wahres Menschenglück, statt Menschenweh.

Und wenn ich weit in alle Fernen seh',
Wo letzte Phantasie sich uns entriegelt,
Wo der Erfüllung Licht die Welt bespiegelt,
Wo Harmonieen weben je und je,

Dann weiss ich, dass er Menschen wird erfreuen,
Die dankesvoll zu seinen Firnen schauen
Und segnen seine stillen Friedensauen.

Die tiefe Lebensweihe dann bekunden,
Weil Kriege, Weltenwahnsinn, überwunden —
Und die den Friedenstempeln Rosen streuen.

London. ALICE H. REUTINER.

* * *

TABLIERS BLEUS ET TABLIERS NOIRS.

Il est des livres qui rendent tout facile au chroniqueur le compte rendu réclamé par le journal. On l'a bien vu quand le *Swiss Observer* a parlé de "Patience," l'admirable sorte d'autobiographie du légionnaire Froidevaux, mise au point par Benjamin Vallotton. Pourquoi faut-il que "Tabliers bleus et Tabliers noirs" de Jean Violette (Payot, Lausanne et Genève, 1923, fr. 4.50) me laisse une toute autre impression? Pourtant nous avons là la tentative d'un auteur qui connaît bien sa Genève et en parle avec amour. On sent qu'il a voulu se faire le conteur véridique de cette "enfance élevée au plein air des rues bruyantes, avec les filles boudeuses et tyranniques, les garçons querelleurs; dans les cris et les bagarres, les escapades lointaines, les maraudes, les rentrées tardives et les accueils tumultueux au logis paternel." Et on lui sait gré de sa bonne intention et de la peine qu'il se donne. On est tout disposé à lui faire largement crédit de sa bonne volonté. Et l'on sympathise comme il le désire avec son pauvre petit héros semi infirme, malmené par ses camarades grossiers, gratifié de claques et de taloches par sa propre mère à bouche que veux tu!... Quelle éducation! Et comme on comprend les réactions et les refoulements tragiques que pareil mode de faire est sûr de produire. Froidevaux lui, s'il n'était parti pour la Légion et n'y avait fait connaissance de cette sévère maîtresse des hommes qui a nom: la souffrance, aurait fatalement mal tourné. Le "Claude," de Jean Violette, un blessé de la vie, au tempérament délicat, se réfugie lui dans son for intérieur, sa tour d'ivoire et prend comme devise le mot "En dedans." Et il faut un certain courage pour savoir ainsi se blinder contre l'adversité. Mais son scepticisme désabusé, son air revenu de tout, son doux persiflage des choses et des gens, n'est pas inspirateur de choses grandes. Et puis il pose un peu trop pour le genre "gens de lettres" et cela est quelque peu ridicule de la part de quelqu'on qui se complaît parmi les..."pirates"... Mais je suis tout prêt à le lui pardonner car il, fait bon les suivre, ses "pirates" et les voir s'ébrouer dans les entrepôts des Pâquis ou les allées de la Rue Traversière. Certes ce ne sont pas de petits innocents! On les entend causer entre eux avec l'accent creux des gosses de St. Gervais qui disent "gros boffe"...Mais pour un Genevois c'est tout plaisir de retrouver dans ces pages ces instantanés pris sur le vif. Et puis il y a des profils finement traces, tels celui du gros conseiller d'état au nez bourgeonnant que la voix publique appelait "Moins Dix" (il avait tellement le culte de la "verte" à midi moins dix!) ou la figure chafouine du vieux borgne de la Bibliothèque publique: pour qui les a connus jadis, ce sont là d'amusantes rencontres. Il est autre chose par contre que je ne puis lui passer et c'est sa prétention d'être destiné à rendre lui, bien mieux que Philippe Monnier, le chantre pourtant reconnu et insurpassé de Genève, "sinon l'âme un peu complexe, du moins des types et des paysages de la Genève d'hier, un croquis de sa vie populaire." Le croire à part soi bon, c'est permis, mais le dire, surtout le dire comme il le fait en répétant par deux fois que Monnier n'est "somme toute qu'un petit bourgeois sage et tranquille pendu aux jupes de sa maman"; cela dépasse quand même les bornes.

D'abord Monnier a un style unique, et pour s'égaler à lui ou surtout le dépasser il aurait fallu écrire au moins aussi bien que lui. Or la phrase dans "Tabliers bleus et tabliers noirs" n'a rien de la concision lapidaire et lumineuse des "Causeries genevoises." Cette eternelle troisième personne du présent est lassante au possible et la langue décidément manque de vie. — Et puis les qualités du coeur, l'âme, la richesse des sentiments, tout ce qui éclate partout dans le "Livre de Blaise," on le cherche en vain ici et ce ne sont pas ces quelques allusions de plate philosophie pessimiste qui en tiennent lieu. Enfin quelle délicatesse de toucher chez Monnier, quelle exquise pureté de sentiments et pourtant quelle vérité partout, comme par exemple dans le petit chef d'oeuvre intitulé "Comment Blaise perdit son innocence." Jean Violette lui veut aussi parler de ces choses là, mais il le fait crument, en termes qui blessent. Il dira que c'est comme cela que les choses se passent dans le peuple, que c'est du vrai, du vécu. Eh bien précisement je me demande s'il valait alors la peine de se complaire à de telles descriptions et à de pareilles allusions malpropres... Elles ne sont pas le signe d'un esprit net et c'est grand dommage, car autrement son volume aurait été plaisant à relire malgré ses imperfections, tandis qu'ainsi on ne tient plus à y retoucher et l'on se prend à regretter que son auteur n'ait pas eu le bon sens de se mettre davantage à l'école de Philippe Monnier au lieu de le traiter si cavalièrement. R. H. V.

FOR PARENTS.

Educational interest in Switzerland is by no means superannuated. It does not entirely belong to the glorious past, when Rousseau and Pestalozzi made Switzerland the cradle of advanced pedagogics If people took many years to digest their ideas, they have by now come to a time when they are eager to look further and see whether there is nothing new they have to learn. The endeavours of certain well-known educationalists, such as Prof. Haeberlin in Berne, the foundation of the Institut Jean Jacques Rousseau and similar innovations have kindled the interest in education so much of late that Orell Füssli, publishers, Zurich, have ventured to publish a "Schweizerische Eltern-Zeitschrift für Pflege und Erziehung des Kindes," the first issue of which appeared last month (12 copies yearly, 9 frs. 40). The following lines may give a slight idea of the rich and very useful character of the contents of this publication:—

"Hast du eine Ahnung, was für Gefühle du in einem Kind aufwühlst, wenn du es ungerecht bestrafst? Wenn du, statt dein Unrecht einzusehen und ihm Genugtuung zu geben, dich noch aufs hohe Ross setzest und sagst: 'Je nun, schadet nichts, so ist's für ein andermal, wo du's verdient hättest.' Wie willst du es länger an deine 'Unfehlbarkeit' glauben lassen? Wegen des kleinsten Versehens entschuldigst du dich geflissentlich gegenüber Erwachsenen, das Kind muss das grösste Unrecht ungesühnt hinnehmen. Nein, achte vielmehr im Kinde schon den vollen Menschen, der nach Massgabe seines Alters alle Kraft und allen Willen einsetzt zur Erfüllung seiner Aufgabe und darum Anspruch machen darf auf volle Anerkennung und Achtung seiner Persönlichkeit und auf jede Rücksicht, die wir den Erwachsenen zollen.

"Wie viel aber wird da gesündigt? Wie leicht übersehen wir z. B., wenn wir eine Bekannte grüssen, ihr Kind, das uns artig die Hand entgegenstreckt; wir plaudern mit der Mutter und verabschieden uns von ihr, und das Kind ist Luft — wahrhaftig, wir haben es ganz übersehen. Das ist noch die harmloseste Form der Missachtung. Aber wie leicht auch wird der Dank an ein Kind unterlassen, wenn es uns die Türe öffnet, etwas aufhebt, herbeiholt usw., und die Entschuldigung, wenn wir es anstiessen, wenn wir es einen unnötigen Gang tun liessen oder wenn wir eine Abmachung nicht einhielten und es warten liessen. Da heisst's höchstens: 'Nun, du hattest ja nichts zu versäumen.' Wissen wir wirklich, ob es nichts zu versäumen hatte? Vielleicht nichts, das uns wichtig schien, wohl aber ihm. Das Kind misst mit andern Massen und muss mit andern gemessen werden."

* * *

The source of the Tessin sketches in last issue was omitted. They were taken from ZOPPI's delightful book: "IL LIBRO DELL' ALPE" (Eroica, Milan, 10 Lire), which we received some time ago.

AUS JAKOB SCHAFFNERS "JOHANNES."

DIE FRUEHLINGSSTOERCHE.

Der Winter war lang und bang gewesen. Schwer hatte der Föhn gegen Schnee und Eis gekämpft. Immer war auf ein Tauwetter ein neuer Rückfall gefolgt, und den ersten Schwalben hatte es auf die flinken, glänzenden Flügel geschneit. Nun ging ein leise weinender Regen nieder, aber es war endlich warm geworden, und der endgültig siegende Föhn wehte beruhigt und sicher über die Berge herein. An solchen Tagen war ich in Wyhlen mit meiner Freundin den Hang hinter der Mühle hinaufgeklettert und hatte Veilchen gesucht. In der gleichen Tonart und Melodie mit dem warmen Regen ging darum in mir ein stilles Weinen der Sehnsucht nieder, das nie ganz in mir verstummte, und worüber mich heute auch das Orgelspiel des Herrn Johannes nicht recht trösten wollte, denn vor den Fenstern strichen seufzend und nach mir fragend die Geister und Seelen meiner verstorbenen Frühwelt vorbei.

Wie ich nun so traurig versunken weder las noch dem Orgelspiel zuhörte, fiel mir von der Seite ein heller, bewegter Schein in die Augen. Aufblickend erkannte ich das weisse Zeichen eines Storches, der mit ausgebreiteten Flügeln in einer Art von feierlicher Begrüssung über den vormittäglich leeren Hof hinschwebte, und eben begann er erregt zu klappern. Beim Turm beschrieb sein Genosse einen ebenso festlichen Bogen nach der anderen Seite. Mir erschien alles sogleich vor Augen, was sie in der Seele mitbringen mochten, Aegypten, die Pyramiden, die Nilebene, das Mittelländische Meer, das sie überflogen hatten, die Alpen, und das Herz wurde mir verlangend weit. Wie eine Notrakete entstieg meiner Bedrängnis der streng leuchtende Wunsch: "Die Quellen des Nils möchtest du entdecken!" Von diesem geographischen Geheimnis wusste ich bereits, und in jener Zeit sass und brütete ich manchmal über der Karte von Afrika mit ihren prophetisch leeren Stellen, ihren Wüsten und ihren Tafelbergen, dem märchenhaften Kilimandscharo und dem fragmentarischen Nilstrom. Der strömte nun da in der heissen, stummen Ferne tief im Süden durch blühende Sagenländer, durchrauschte Urwälder und unbekannte Gebirge und umglänzte vielleicht den Fuss nie betretener Vulkane, in deren Tälern Palmen ragten, und aus deren ewig verschneiten Gipfeln der Feuerschein stieg und sich an den darüber hinziehenden Wolken spiegelte.

Plötzlich fiel mir aber ein: "Die Störche melden!" Orgel und den Herrn Johannes sein lassen, was sie waren, und aus dem Andachtsaal rennen und die Haustreppe nach dem Flügel des Herrn Vaters hinaufstürmen, war beinahe eines. Aber schon auf der Mitte des Weges wurde meine Bewegung langsamer, und als mir die hohe, ernste Tür in die Augen fiel, stockte sie. Niemand wagte sich ohne Bangen in diesen stets vom Geist erfüllten Bezirk des Leidens, und für mich hing dort besonders eine Tafel unsichtbar mit meinem Namen darauf, die ich noch nicht ohne Scheu erblickte. Vor der Tür hielt ich an. Die Störche schwebten jetzt vereint in der Höhe über dem Turm. Mich wunderte, dass sonst noch niemand da war, um sie zu melden. Eine Mark stand auf dem Spiel, und eine Gelegenheit, sich hervorzutun, aber ich drehte mich enttäuscht und unschlüssig vor der Tür herum; selbst als ich mir sagte, das sei doch eine ganz einfache Sache, und die Hand auf die Klinke legte, war das nur eine mechanische Bewegung, welcher das rechte schwunghafte Zutrauen gänzlich fehlte.

Plötzlich hörte ich auf der Treppe ein vielfüssiges, ehrfurchtsvolles Getrampel und Gescharr. Die Brüder stiegen herauf, um eine Stunde beim Herrn Vater zu haben; wenn ich also noch melden wollte, so musste es schnell geschehen. Aber ich konnte mich nicht entschliessen. Währenddem kam die Spitze des Zuges mit dem Senior bei mir an. Dieser fragte mich mit erstauntem Ernst, was ich da wolle. "Die Störche sind doch da!" sagte ich unsicher und vollkommen ernüchtert, denn ich wusste bereits zur Genüge, was diese Brüder für Wesen waren. Er tat einen gleichgültigen Blick hinaus. "Schon gut," sagte er dann, etwas belästigt. "Ich werde es drinnen melden. Geh nur wieder an deine Arbeit." Damit klopfte er an die Tür, und die Brüder gingen an mir vorbei hinein. Mir aber fiel auf einmal ein, dass ich dem Herrn Johannes weggelaufen war, und irgend eine ferne, ungewisse Aehnlichkeit ging mir auf zwischen Petrus, der den Herrn Jesus unter Beihilfe eines Hahnes verraten hatte, und mir, der ich wegen dieser Störche den Herrn Johannes im Stich liess, um zum Herrn Vater zu rennen. Ziemlich kleinlaut kehrte ich zu ihm zurück, um ihm dazu zu verhelfen, dass er das angefangene Stück fertig spielen konnte. Ich fand ihn beim Fenster vorn, wo er nach den Störchen blickte, und Gott wusste was dabei dachte, denn das, was sie gesehen hatten, das kannte er ja auch. Die Orgel hatte er geschlossen, das Notenbuch weggetan.

"Nun, hast du deine Mark?" fragte er mich launig. "Wozu doch die grossen Einrichtungen der Natur so einem kleinen Kerl verhelfen können! Lass sehen!"

Ich hatte aber nichts zu zeigen. Zuerst wusste ich gar nicht, was ich sagen sollte. Ich schämte mich furchtbar vor ihm, würgte an der zweiten Enttäuschung, dass er die Orgel geschlossen hatte, ohne das Stück fertig zu spielen, und empfand sie als eine Bestrafung für meine Untreue gegen beide, ihn und die Orgel. Ich hätte heulen mögen.

"Ich — war nicht drinnen," würgte ich endlich hervor. "Ich wusste nicht — — Und dann kamen gerade die Brüder —!"

Er betrachtete mich aufmerksam. "Was wusstest du nicht?" fragte er. Ihm eignete so eine behutsame Art, einen in einer Frage gewissermassen unterzubringen.

"Weil ich mich nicht hineingetraute," gestand ich. Ganz ratlos war ich nun.

"Ja, ja," spottete er. "Der Herr Vater beisst euch die Nasen ab. Und mich hast du auch ohne Wind sitzen lassen. Was sollen wir jetzt eigentlich von dir denken?"

Ich liess den Kopf hängen, denn er sprach meine eigenen Gedanken aus. Inzwischen griff er in die Hosentasche.

"Hier hast du eine Mark," sagte er dann. Als ich ihn wieder ansah, war das Lächeln noch da, aber weit hinter seine Brillengläser zurückgewichen. "Ich werde sie mir vom Herrn Vater zurückgeben lassen. Ich kann ihm doch sagen, dass du dich zu ihm nicht hineingetrautest, obwohl du mir mitten aus dem Stück wegranntest?"